

The book cover features a vibrant, ornate border at the top and sides. It includes stylized flowers in shades of purple, yellow, and pink, green leaves, and intricate golden geometric patterns on a dark background. The central part of the cover is a solid magenta color, framed by a large, stylized archway. The text is centered within this archway.

**BALLI KAUR  
JASWAL**

**Le club  
des veuves  
qui aimaient  
la littérature  
érotique**

« Une aventure subversive, cocasse  
et pleine de rebondissements. »

ELLE

**NA  
MI**  
POCHE

**Balli Kaur Jaswal**

## **Le club des veuves qui aimaient la littérature érotique**

.....

*« Association sikhe recherche animatrice pour atelier d'écriture réservé aux femmes. »*

Quand Nikki, Londonienne de 22 ans en quête désespérée d'un emploi, tombe sur cette petite annonce au grand temple de Southall, elle n'hésite pas longtemps avant de proposer ses services. Mais alors qu'elle pensait former des apprenties romancières, Nikki se retrouve face à un public inattendu : une dizaine d'Indiennes de tous âges, majoritairement veuves, pour la plupart analphabètes et dotées d'une imagination très, très fertile. Écrire ? Pensez-vous ! Elles, ce qu'elles veulent, c'est raconter. Raconter le choc culturel, la vie de famille, la solitude, l'amour, le sexe et les fantasmes enfiévrés qui leur traversent si souvent l'esprit.

Alors que la fréquentation de l'atelier augmente de semaine en semaine, les langues se délient, défiant les normes strictes de leur communauté. Mais libérer la parole des femmes n'est jamais sans danger...

Un récit touchant qui célèbre la créativité, la diversité et le pouvoir de l'écriture pour guérir les âmes et unir les cœurs.

.....

Née à Singapour, **Balli Kaur Jaswal** a vécu au Japon, aux Philippines et en Russie. Elle est diplômée de plusieurs ateliers de *creative writing*. Ses romans – dont *Le Club des veuves qui aimaient la littérature érotique*, sélectionné par Reese Witherspoon pour son fameux book club – ont tous remporté un joli succès critique lors de leur publication.

Traduit de l'anglais par Guillaume-Jean Milan

ISBN : 978-2-493816-54-2



**8,90 euros**

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Images : © Stockillustrator - © Vaniaplatonov -

© Creative Bringer / AdobeStock



LE CLUB DES VEUVES  
QUI AIMAIENT  
LA LITTÉRATURE  
ÉROTIQUE

Titre original : *Erotic Stories for Punjabi Widows*  
Éditeur original : HarperCollins Publishers, Londres

Traduit de l'anglais par Guillaume-Jean Milan

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements décrits ici sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

© Balli Kaur Jaswal, 2017. Tous droits réservés.  
© Belfond, 2018, pour la traduction française.

Pour la présente édition :  
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-54-2  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

### **Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Balli Kaur Jaswal

LE CLUB DES VEUVES  
QUI AIMAIENT  
LA LITTÉRATURE  
ÉROTIQUE

Roman

*Traduit de l'anglais (Singapour) par Guillaume-Jean Milan*

belfond



*À Paul*



Pourquoi Mindi voulait-elle un mariage arrangé ?

Nikki regardait attentivement le profil que sa sœur venait de lui envoyer par mail. Il y avait la liste des détails biographiques demandés : nom, âge, taille, religion, régime (végétarien, hormis quelques fish and chips de temps en temps). Qualités requises pour le mari : intelligent, empathique et gentil, valeurs fortes et vrai sourire. Les hommes rasés de près et ceux portant le turban étaient les bienvenus à condition que barbe et moustache soient bien taillées. Le mari idéal avait un emploi stable et jusqu'à trois passions qui l'enrichissent autant mentalement que physiquement. *D'une certaine façon*, avait-elle écrit, *il faut tout simplement qu'il soit comme moi : pudique* (c'est-à-dire pudibond), *financièrement pragmatique* (carrément radin) et *très famille* (il veut des bébés séance tenante). Pire encore, le titre qu'elle avait choisi la faisait passer pour une

épice de supermarché : Mindi Grewal, mélange Orient-Occident.

L'étroit couloir qui reliait la chambre de Nikki à la kitchenette n'était pas idéal pour faire les cent pas car le parquet irrégulier grinçait sur différents tons au moindre contact, mais elle l'arpenta quand même, ordonnant ses pensées par minuscules étapes. Quelle mouche avait piqué sa sœur ? Certes, Mindi avait toujours été plus traditionnelle – un jour, Nikki l'avait surprise à regarder une vidéo sur Internet expliquant comment faire des *roti* parfaitement ronds – mais passer une annonce pour trouver un mari ? C'était *inconcevable*.

Nikki appela Mindi à plusieurs reprises et tomba chaque fois sur sa messagerie vocale. Quand elle finit par l'avoir, la lumière du soleil s'était perdue dans le dense brouillard du soir et il était presque l'heure de partir travailler chez O'Reilly.

« Je sais ce que tu vas dire, commença Mindi.

— T'y crois, Mindi ? Tu crois vraiment que ça peut arriver ?

— Oui.

— Alors tu es folle.

— J'ai pris cette décision seule. Je veux trouver un mari de façon traditionnelle.

— Pourquoi ?

— C'est ce que je veux.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— T'as intérêt à trouver une meilleure raison si tu veux que je m'occupe de ton profil.

— C'est injuste. Je t'ai soutenue quand tu as quitté la maison.

— En me traitant de grosse égoïste ?

— Mais ensuite, quand maman a voulu aller chez toi pour exiger que tu reviennes, qui l'a convaincue d'y renoncer ? Sans moi, jamais elle n'aurait accepté ta décision. Maintenant, elle s'y est faite.

— Presque », lui rappela Nikki. Le temps avait fini par user le premier sentiment d'indignation de leur mère. Celle-ci demeurait profondément mécontente du mode de vie de Nikki, mais elle avait renoncé à la sermonner sur les dangers de vivre seule. « Ma propre mère n'aurait jamais autorisé ça, même en rêve », disait-elle toujours, d'un ton aussi vaniteux que plaintif, pour prouver qu'elle était progressiste. *Mélange Orient-Occident.*

« Je vis en accord avec notre culture, expliqua Mindi. Mes amies anglaises rencontrent des hommes sur Internet et dans des boîtes de nuit, et elles n'en trouvent aucun qui leur convienne. Alors pourquoi ne pas essayer un mariage arrangé ? Ça a marché pour nos parents.

— C'était une autre époque ! Tu as plus d'occasions que maman n'en avait au même âge.

— J'ai fait des études. J'ai mon diplôme d'infirmière, j'ai un travail et ça, c'est l'étape suivante.

— Ça ne devrait pas être une étape. Tout ce que tu fais, c'est te doter d'un mari.

— Je veux simplement un peu d'aide pour le trouver, mais pas question qu'on se voie pour la première fois le jour du mariage. De nos jours, on accorde plus de temps aux couples pour apprendre à se connaître. »

Nikki se braqua au mot « accorder ». Pourquoi Mindi avait-elle besoin qu'on l'autorise à prendre des libertés pour ses rendez-vous amoureux ?

« Te case pas comme ça, voyage, découvre le monde.

— J'en ai vu assez », lâcha Mindi en reniflant.

Un séjour à Ténérife l'été précédent, au cours duquel elle s'était découvert une allergie aux fruits de mer.

« Je te signale que Kirti se cherche elle aussi un mari. Le temps est venu de nous caser toutes les deux.

— Kirti serait incapable de repérer l'homme qu'il lui faut même s'il entrait par sa fenêtre sur un tapis volant, dit Nikki. J'aurais du mal à la considérer comme une concurrente sérieuse. »

Ce n'était pas le grand amour entre Nikki et la meilleure amie de sa sœur, une maquilleuse, ou plutôt une « praticienne de la mise

en valeur faciale », à en croire sa carte de visite. Au vingt-cinquième anniversaire de Mindi, l'an passé, Kirti avait minutieusement examiné la tenue de Nikki avant de conclure : « Être jolie, c'est faire des efforts, tu ne crois pas ? »

« Mindi, peut-être que tu t'ennuies.

— N'est-ce pas une raison valable pour vouloir trouver un compagnon ? Toi, tu as quitté la maison parce que tu voulais ton indépendance. Moi, je cherche un mari parce que je veux *construire* quelque chose. Je veux une famille. Tu es encore trop jeune pour le comprendre. Quand je rentre après une longue journée de travail, je me retrouve seule avec maman. Je veux rentrer et retrouver quelqu'un. Je veux parler de ma journée, dîner et faire des projets avec lui. »

Nikki ouvrit les pièces jointes. Il y avait deux photos de sa sœur en gros plan, son sourire en guise de salutation, ses cheveux épais lâchés sur les épaules. Une autre photo montrait toute la famille : maman, papa, Mindi et Nikki lors de leurs dernières vacances. Ce n'était pas la meilleure : tous plissaient les yeux et ils paraissaient minuscules devant le vaste paysage. Papa était mort cette année-là. Comme une voleuse, une crise cardiaque lui avait pris son dernier souffle pendant qu'il dormait. Une pointe de culpabilité l'aiguillonna. Elle ferma la pièce jointe.

« N'utilise pas de photos de famille, dit-elle. Je ne veux pas me retrouver dans des fichiers d'entremetteurs.

— Alors, tu m'aideras ?

— C'est contraire à mes principes. »

Nikki tapa « arguments contre un mariage arrangé » sur un moteur de recherche et cliqua sur le premier résultat.

« Tu m'aideras ?

— “Le mariage arrangé est un système défaillant qui sape le droit d'une femme à choisir son destin”, lut-elle à voix haute.

— Enjolive un peu mon profil. Je ne suis pas douée pour ce genre de choses.

— T'as entendu ce que j'ai dit ?

— De belles âneries. J'ai arrêté d'écouter après “sape” ».

Nikki retourna sur le profil de sa sœur et repéra une coquille : *Je cherche l'âme sœur. Qui sera l'heureux zélu ?* Elle soupira. Manifestement, Mindi avait pris sa décision – restait à savoir si elle allait accepter d'être sa complice.

« Très bien, conclut-elle. Mais c'est vraiment parce que tu risques de ne ferrer que des idiots avec ce profil. Pourquoi tu dis *j'adore m'amuser* ? Qui n'aime pas s'amuser ?

— Tu pourrais déposer l'annonce sur le tableau des mariages pour moi ?

— Le tableau des mariages ?

— Au grand temple, à Southall. Je t’enverrai les détails par texto.

— Southall ? Tu plaisantes !

— C’est beaucoup plus près de chez toi. Je travaille le double d’heures à l’hôpital toute la semaine.

— Je croyais qu’il y avait des sites matrimoniaux pour ça.

— J’avais pensé à [sikhencouple.com](http://sikhencouple.com) et [penjabpyaar.com](http://penjabpyaar.com). Mais il y a trop d’Indiens qui cherchent seulement un visa facile. Si un homme trouve mon profil sur le tableau du temple, au moins je saurai qu’il habite Londres. À Southall, il y a les plus grands *gurdwaras* d’Europe. J’aurai plus de chances là-bas qu’en placardant l’annonce sur le tableau d’Enfield, expliqua Mindi.

— Je suis très occupée, tu sais.

— Arrête, Nikki. Tu as infiniment plus de temps que nous toutes. »

Nikki ignore l’allusion. Pour sa mère et sa sœur, son emploi de serveuse au O’Reilly n’était pas un travail à plein temps. Inutile de leur expliquer qu’elle cherchait toujours sa vocation – un travail où elle serait utile, qui stimulerait son esprit, lui demanderait des efforts, serait apprécié et récompensé. De tels postes étaient rares, hélas, et la crise avait aggravé la situation. Elle s’était même vue écartée d’emplois bénévoles dans trois ONG féministes, lesquelles expliquaient, en s’excusant, qu’elles étaient submergées par

un nombre record de candidatures. Quel avenir y avait-il pour une jeune femme de vingt-deux ans avec la moitié d'une licence en droit ? Dans la situation économique actuelle (et sans doute n'importe quelle autre) : aucun.

« Je te paierai pour le temps passé, dit Mindi.

— Jamais je n'accepterai que tu me donnes de l'argent, répondit Nikki du tac au tac.

— Minute, maman veut dire quelque chose. » On entendit des instructions étouffées au second plan. « Elle dit : "N'oublie pas de fermer les fenêtres." Au journal télévisé d'hier soir, ils ont parlé de cambriolages.

— Dis à maman que je n'ai rien de valeur à voler, répliqua Nikki.

— Elle répondra que tu dois protéger ta vertu.

— Trop tard. Elle a déjà été prise. À la fête d'Andrew Forrest, après le bal de fin d'année en seconde. »

Mindi ne répondit rien, mais sa désapprobation grésillait comme de la friture sur la ligne.

Un peu plus tard, tandis qu'elle se préparait pour le travail, Nikki réfléchit à la proposition de sa sœur. Un geste charitable, mais ses soucis n'étaient pas d'ordre financier. Pour son appartement au-dessus du pub, les heures supplémentaires au débotté payaient le loyer. Seulement, servir dans un bar était censé être provisoire – il fallait désormais qu'elle fasse quelque chose de sa vie. Chaque jour lui rappelait qu'elle stagnait

tandis que ses pairs, eux, allaient de l'avant. Sur un quai de gare, la semaine précédente, elle avait aperçu une ancienne camarade de classe. Elle semblait si occupée et si résolue, marchant d'un pas décidé vers la sortie, porte-documents dans une main et café dans l'autre. Nikki avait commencé à redouter la journée, ces heures où le monde extérieur se rappelait sans cesse à elle, où Londres s'animait de clics et de déclics.

Un an avant de décrocher son certificat général d'enseignement secondaire, elle avait accompagné ses parents en Inde où ils n'avaient pas manqué de visiter des temples et consulter des autorités pour qu'ils lui prodiguent les conseils nécessaires afin qu'elle excelle. L'un d'eux lui avait demandé de visualiser la carrière qu'elle souhaitait embrasser pendant qu'il récitait des prières pour que ses visions deviennent réalité. Elle avait eu un blanc et c'est donc ce tableau du néant qui fut envoyé aux dieux. Comme pour tous les voyages au pays natal, on lui avait donné de scrupuleuses consignes : devant le frère aîné de papa qui les accueillait, ne pas jurer, ne pas mentionner des amis de sexe masculin, ne pas répondre, parler pendjabi en guise de reconnaissance pour ces cours d'été qui, on l'espérait, consolideraient ses racines culturelles. Pendant un dîner, quand son oncle l'avait interrogée sur les visites qu'elle avait faites aux autorités, Nikki s'était mordu la langue pour ne pas répondre : « De beaux salopards, oui.

Autant demander à mes copains Mitch et Bazza de me lire les lignes de la main ! »

Son père avait pris la parole à sa place :

« Nikki va probablement faire du droit. »

Son avenir était donc scellé. Papa avait balayé ses doutes : elle gagnerait là une profession sûre et respectable. Mais ce n'était que des assurances temporaires. L'anxieuse fébrilité du premier jour à l'idée de se tromper de salle n'avait fait que décupler durant l'année. Elle avait été quasiment recalée en deuxième année et son professeur principal l'avait convoquée. « Peut-être que ce n'est pas pour vous », avait-il dit en référence à la matière qu'il enseignait, mais, au fond, ce commentaire s'appliquait à tout : le caractère assommant des cours magistraux et tutoriels, les examens, projets de groupe et échéances. Tout cela n'était tout bonnement pas pour elle. Elle avait abandonné l'université l'après-midi même.

Incapable d'annoncer à ses parents qu'elle lâchait ses études, elle quittait la maison chaque matin avec sa sacoche vintage en cuir de Camden Market. Elle marchait dans Londres, qui fournissait une toile de fond idéale à sa tristesse avec ces ciels pleins de suie et ces tours anciennes. Arrêter l'université avait été un soulagement, mais était venue ensuite l'angoisse de savoir par quoi elle allait la remplacer. Après une semaine d'errance, elle avait commencé à occuper ses après-midi en se rendant à des manifestations

avec sa meilleure amie, Olive, bénévole pour une association appelée UK Fem Fighters. Les sujets d'indignation ne manquaient pas. Il continuait d'y avoir des mannequins topless en page 3 du *Sun*. Les aides du gouvernement aux associations de soutien aux femmes en détresse avaient été divisées par deux en vertu de nouvelles mesures d'austérité. Les femmes journalistes risquaient harcèlement et agressions quand elles exerçaient en zone de conflit. Les baleines étaient bêtement massacrées au Japon (ce n'était pas une problématique féministe, mais Nikki n'en était pas moins navrée pour les baleines et accostait des inconnus pour leur faire signer sa pétition de Greenpeace).

Lorsqu'un ami de papa lui avait proposé un stage, elle avait dû avouer qu'elle avait abandonné ses études. Crier n'avait jamais été le style de papa. La distance : telle était sa méthode pour exprimer une déception. Durant la longue fâcherie qui avait suivi son aveu, Nikki et lui s'étaient cantonnés dans des pièces séparées, territoires qu'ils avaient involontairement délimités, tandis que maman et Mindi gravitaient autour. Un jour pourtant, ils avaient été tout près d'une engueulade. Son père s'était mis à dresser la liste des atouts de Nikki qui justifiaient qu'elle poursuive une brillante carrière dans le droit.

« Tout ce potentiel, toutes ces occasions et tu les gâches pour quoi, au juste ? Tu avais fait la

moitié du chemin. Tu projettes de faire quoi, maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Le droit, ça ne me passionne pas.

— Ça ne te passionne pas ?

— Tu n'essaies même pas de comprendre. Tu ne fais que répéter ce que je dis.

— JE RÉPÈTE TOUT CE QUE TU DIS ?

— Papa, était intervenue Mindi, calme-toi. S'il te plaît.

— Certainement pas.

— Mohan, ton cœur, avait dit maman.

— Qu'est-ce qu'il a, son cœur ? »

Nikki avait fixé son père avec inquiétude, mais lui refusait de croiser son regard.

« Il est irrégulier depuis quelque temps. Rien de grave, ses ECG sont bons, mais la pression sanguine dépasse 14,9, ce qui est un peu inquiétant. Remarquez, c'est de famille : nous présentons un terrain propice aux TVP, d'où des inquiétudes », avait expliqué Mindi. Elle venait tout juste d'embrasser la carrière d'infirmière et le jargon médical gardait l'attrait de la nouveauté.

« Ça veut dire quoi ?

— Rien de concluant. Il faut qu'il retourne faire des examens la semaine prochaine.

— Papa... »

Nikki s'était précipitée vers lui, mais il l'avait arrêtée d'une main levée.

« Tu fiches tout en l'air. »

C'avaient été les derniers mots que son père lui avait adressés. Quelques jours plus tard, ses parents partaient pour l'Inde, alors qu'ils y étaient déjà allés quelques mois plus tôt. Papa voulait être avec sa famille, leur avait expliqué leur mère.

Terminée l'époque où ses parents menaçaient de la renvoyer en Inde si elle se conduisait mal. Désormais, c'était eux qui s'exilaient. « À notre retour, tu seras peut-être revenue à la raison », avait dit maman.

Nikki avait été piquée au vif, mais elle était décidée à éviter une autre dispute. Elle avait fait ses propres valises, discrètement. Un pub à Shepherd's Bush, près de chez Olive, cherchait une barmaid. D'ici le retour de ses parents, elle serait partie.

Puis papa était mort en Inde. Les médecins n'avaient pas dû mesurer la gravité de son état cardiaque. Dans les contes indiens traditionnels, les enfants désobéissants sont la première cause des problèmes cardiaques, des grosseurs cancéreuses, des pertes de cheveux et autres maux qui affligent leurs pauvres parents. Nikki n'était pas assez naïve pour se croire la cause de la crise cardiaque de son père, mais il aurait pu être sauvé par la visite médicale qu'il avait reportée pour partir à la hâte en Inde. La culpabilité la rongait de l'intérieur et rendait le chagrin impossible.

Aux funérailles, elle avait conjuré ses larmes de couler et de lui procurer quelque soulagement, mais elles n'étaient pas venues.

Deux ans plus tard, Nikki se demandait encore si elle avait pris la bonne décision. Parfois, elle songeait secrètement à retourner à la fac, même si la simple idée de se plonger dans une autre étude de cas ou d'assister jusqu'au bout à plusieurs conférences lui était insupportable. Peut-être que la passion et l'excitation étaient secondaires dans la vie d'un adulte ? Après tout, si les mariages arrangés marchaient, elle pouvait peut-être trouver en elle assez d'enthousiasme pour retourner à la fac, puis attendre que l'amour du droit se manifeste.

Ce matin-là, quand Nikki sortit de son immeuble, elle reçut un jet de pluie punitif en plein visage. Elle tira la capuche bordée de fausse fourrure de sa veste et entama la sinistre marche de quinze minutes jusqu'à la gare. Sa sacoche adorée cognait contre sa hanche. Au moment où elle achetait un paquet de cigarettes chez le marchand de journaux, son téléphone vibra dans sa poche. Message d'Olive.

*Boulot dans une librairie pour enfants.  
Idéal pour toi ! C'était dans le journal  
d'aujourd'hui.*

Elle était touchée. Olive épluchait les annonces d'emploi depuis qu'elle savait que le O'Reilly ne resterait sans doute plus très longtemps en activité. Le pub semblait déjà au bord de la faillite, avec son vieux décor trop miteux pour être branché et son menu bien inférieur à celui du tout nouveau café d'à côté. Sam O'Reilly passait de plus en plus de temps dans son petit bureau noir, entouré de montagnes de tickets de caisse et de factures.

Elle répondit :

*Je l'ai vue aussi. Ils demandent un minimum de cinq ans d'expérience. Il faut de l'expérience pour avoir un boulot. De l'expérience pour avoir un boulot - quelle absurdité !*

Olive ne commenta pas. Professeure en apprentissage dans le secondaire, elle communiquait irrégulièrement les jours de semaine. Nikki avait envisagé de devenir enseignante, mais chaque fois qu'elle entendait Olive parler de ses élèves chahuteurs, elle se félicitait de n'avoir que l'ivrogne occasionnel du O'Reilly à gérer.

Elle envoya un autre message :

*Je te vois au pub ce soir ? Tu devineras jamais où je vais ?! Southall !!*

Elle écrasa sa cigarette et rejoignit la cohue des heures de pointe pour monter dans le train.

Elle regarda Londres disparaître, les immeubles de brique remplacés par des dépôts de ferraille et des friches industrielles à mesure que le train fonçait vers l'ouest. À Southall, l'une des dernières stations sur la ligne, la pancarte de bienvenue était écrite à la fois en anglais et en pendjabi. Elle remarqua d'abord les mots en pendjabi, surprise par la familiarité de ses courbes et torsades. Durant ses cours d'été en Inde, elle avait appris à lire et écrire le gurmukhi, ce qui se révéla fort utile plus tard, lorsqu'elle prit l'habitude d'écrire les noms de ses amis anglais en pendjabi sur les nappes de bar en échange de verres gratis.

Par les fenêtres du bus qui assurait la navette avec le temple, la vue d'autres enseignes bilingues aux devantures des magasins lui donna une légère migraine et la sensation d'être coupée en deux. À la fois britannique et indienne. Ce trajet, elle l'avait souvent effectué dans sa prime enfance – un mariage au temple ou un aller-retour pour trouver des épices fraîches. Elle se rappelait les conversations confuses de ses parents, à la fois ravis et agacés de se trouver parmi leurs parents campagnards : est-ce que ce ne serait pas chouette d'avoir des voisins pendjabis ? Mais à quoi bon vivre en Angleterre dans ce cas ? À mesure que le nord de Londres devenait la nouvelle patrie de ses parents, il y avait eu moins de raisons

d'aller à Southall, et ce quartier s'était fondu dans leur passé, tout comme l'Inde elle-même. À présent, une ligne de basse bhangra faisait vibrer une voiture dans la file d'à côté. Dans la vitrine d'un vendeur de vêtements, une rangée de mannequins portant des saris scintillants souriaient pudiquement aux passants. Des légumes étaient étalés sur le trottoir et de la vapeur montait du chariot d'un vendeur de samoussas à l'angle de la rue. Rien n'avait changé.

À l'arrêt suivant, un groupe de collégiennes monta à bord. Elles gloussaient, parlaient toutes en même temps et, quand le bus fit une soudaine embardée, elles valsèrent jusqu'à l'avant dans un cri collectif. « Putain de Dieu ! » hurla une fille. Les autres rirent, mais leur vacarme mourut bien vite à cause des regards noirs de deux hommes enturbannés. Les filles se donnèrent des coups de coude pour s'imposer le silence.

« Un peu de respect », siffla quelqu'un. Nikki se tourna et vit une femme âgée les dévisager avec mépris tandis qu'elles passaient en baissant la tête.

La plupart des passagers descendirent au même arrêt qu'elle, celui du gurdwara. Son dôme doré miroitait sur fond de nuages gris pierre, des saphirs brillants et des fioritures orange ornaient les verrières du deuxième étage. Les maisons victoriennes qui entouraient le temple passaient pour des jouets miniatures

à côté du majestueux bâtiment blanc. Nikki rêvait d'une cigarette, mais il y avait trop de regards ici. Elle les sentit dans son dos quand elle doubla un groupe de femmes aux cheveux blancs qui avançaient à petits pas lents vers l'arche d'entrée du temple. Les plafonds de ce vaste bâtiment lui avaient paru infinis lorsqu'elle était petite et leur hauteur donnait toujours le vertige. Un léger écho de psalmodie flottait du côté de la salle de prière. Elle sortit le foulard de son sac et se drapa la tête. Le foyer avait été rénové depuis sa dernière visite, il y avait des années de cela, et l'emplacement des panneaux d'affichage n'était pas d'emblée évident. Elle erra un moment, mais évita de demander de l'aide. Un jour qu'elle avait pénétré dans une église d'Islington pour demander son chemin, elle avait commis l'erreur de dire au pasteur qu'elle s'était perdue. La conversation qui s'était ensuivie, visant à situer sa spiritualité intérieure, avait duré quelque quarante-cinq minutes et ne lui avait en rien indiqué où trouver la Victoria Line.

Elle finit par repérer les panneaux d'affichage près de l'entrée de la cantine. Il y en avait deux, si grands qu'ils occupaient presque tout le mur : MARIAGE et TRAVAUX D'INTÉRÊT GÉNÉRAL. Le second était terriblement vide, mais celui des mariages débordait d'annonces.

SALut, cOmMEnt çA vA ? jE PLAIsaNtE !  
Je Suis uN mEC ASSEz cOOL, mAIS cROIsmOI, jE SuIS Pas dU GeNRE à ParAder à lA pLAGE. mON bUT dANs lA vIE, C'EsT d'En PROfiter, fAiRe DE cHAqUE JoUR Une FêTE eT nE pAS sE pRENdre lA tÊTE. eT SURtout Je VeUX TroUVer mA pRiNCeSse eT lA tRaITeR cOmME eLLE lE MéRItE.

Garçon sikh, de la grande famille Jat, cherche fille sikh de milieu similaire. Doit avoir centres d'intérêt compatibles et valeurs familiales similaires. Nous avons l'esprit ouvert dans nombre de domaines, mais nous n'acceptons pas les non-végétariens ou les cheveux courts.

### ***Mariée pour jeune cadre sikh***

Amardeep a terminé sa licence en comptabilité et cherche la fille de ses rêves pour le combler. Premier de sa promotion afin de décrocher un poste de haut niveau dans une société comptable de haut niveau à Londres. La mariée doit être cadre elle aussi, avec de préférence une licence dans les secteurs suivants : finance, marketing, gestion ou management. Nous sommes dans le textile.

Mon frère ne sait pas que je mets une annonce ici, mais je me suis dit que je tenterais le coup ! Il est célibataire, âgé de 27 ans et libre. Il est